

## Les sociétés religieuses

Pascal Gauderon, s.j.

Les sociétés religieuses, monastères, couvents, communautés, ont-elle quelque chose à dire au commun des mortels ? Le pari de ce soir est de répondre oui, et de le montrer, en voyant comment ce type de société, certes atypique mais bien réel et ancré dans une longue histoire, interroge voire conteste d'autres modèles de société ; et en voyant comment les sociétés religieuses, au fond très humaines autant que spirituelles, peuvent aider à en comprendre d'autres, de type très différents, comme les sociétés politiques, militaires, éducatives, familiales, professionnelles etc.

Commençons par un étonnement, devant les paradoxes que représentent ces sociétés monastiques (ou communautaires, comme nos « jésuitières ») : nous faisons vœu de pauvreté mais les communautés sont condamnées à s'enrichir à terme ; nous faisons vœu d'obéissance mais nous nous disons plus libres et osons défier les standards sociaux habituels ; nous faisons vœu de chasteté mais la communauté dure et se prolonge de génération en génération...

Le modèle est certes atypique, mais donc viable.

Economiquement, le monastère est une entreprise-modèle, qui a de quoi faire rêver plus d'un manager, car les vœux de pauvreté, chasteté et obéissance, font des moines, de très bons profils, économiquement parlant : des travailleurs assidus, jamais en grève, mettant en commun les gains et dépensant peu, ne partant pas en vacances ni en congés maternité, vivant de presque rien ; qui plus est, le moine peut apporter un bien à la collectivité en entrant au monastère ou par héritage, et le laissera à sa mort, sans que les biens communs ne se divisent dans un héritage à la génération suivante... On comprend qu'à ce régime, sauf accident, le monastère se développe et prospère...

Mais cet angle d'analyse, qui pourtant pourrait nourrir de longues heures, ne peut recouvrir le cœur de la société religieuse, qui se veut plus qu'une réussite communiste, même si elle l'est aussi.

Qu'est-ce qui fait entrer et demeurer des personnes dans ce type de société ? A cette question, la réponse d'un beau modèle économique ne peut évidemment suffire. Et déplacer l'interrogation du fonctionnement au sens, de l'analyse des mécanismes sociaux à la recherche de leur finalité et de leur signification, c'est déjà un pas important.

Entrons donc dans la compréhension de telles sociétés par la recherche du sens que peuvent trouver des hommes et des femmes à y vivre. Pour cela, traversons les fantasmes, pour accueillir une réalité à la fois humaine et spirituelle, humble et exaltante.

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, les moines ne sont ni anges, ni bêtes.

Les religieux ne sont pas des surhommes qui, niant ou sublimant toutes leurs aspirations humaines, laisseraient à l'entrée du monastère leur goût de vivre, leurs appétits, leurs désirs, oubliant leur histoire personnelle et leur personnalité ; la vie religieuse n'est pas une désincarnation qui positionnerait le religieux comme un esprit éthéré, ayant anéanti son humanité pour mieux développer une part sublime mais évanescence, et, au fond, irréelle, de lui-même.

Le moine mange et dort, il tombe malade et se met en colère, il se fatigue et se pose des questions etc...

Un imaginaire de vie trop parfaite peut nous faire rêver d'une existence tellement épurée qu'elle ne serait plus humaine. Cet idéal est un fantasme, une tentation, et en tout cas ne rend pas compte de la réalité de la vie religieuse.

A l'inverse, un autre imaginaire – de type *le nom de la Rose* - développe à l'outrance la vision d'une communauté hypocrite qui se vautre cyniquement dans le contraire de ce qu'elle professe, infidèle à ses vœux, se gobergeant sans scrupule, chacun centré sur ses caprices, dans la débauche et l'abus de pouvoir... de tels dérapages ont pu avoir lieu, à l'échelle d'une communauté ou d'une personne isolée, et la fidélité à la règle monastique est rarement parfaite, mais de là à refuser l'évidence du témoignage de ces innombrables personnes qui vivent quotidiennement la fidélité à leurs engagements, il y a un pas énorme, pas qu'il est intéressant d'interroger.

Car en dehors de l'ignorance objective de ce qui se passe dans un monastère, pourquoi tant de fantasmes contradictoires au sujet de ces communautés religieuses ? Pourquoi nos sociétés sécularisées ont-elle tant de mal à accueillir simplement la réalité de ces sociétés atypiques car religieuses ?

La société monastique, ou la communauté religieuse, provoque, quand ce n'est pas l'indifférence d'une conscience anesthésiée, des réactions extrêmes, qui poussent à l'idéalisation, ou à la dénégation. Comme si le monastère cristallisait un idéal enfoui en nous, tout en nous effrayant ; comme si le monastère désignait en nous un possible sublime, qui mobilise nos plus hautes aspirations, au point de nous faire rêver de perfections qui ne sont en fait pas de ce monde ; et comme s'il pointait aussi, par cet idéal élevé, notre incapacité à progresser, incapacité réelle ou imaginaire du reste, et provoquait le rejet d'une image de réussite personnelle que l'on veut bafouer au fond par dépit, ne supportant pas de voir réalisée chez autrui la grandeur que l'on a renoncé à atteindre, par manque d'espérance ou par paresse.

Il y a là un point à creuser, pour ajuster ces réactions, car si elles révèlent deux pôles fondamentaux en nous, l'aspiration élevée et la difficulté à l'accomplir, elles révèlent aussi nos incohérences et nos peurs.

Cela n'a rien d'étonnant, car la vie religieuse, qui est le fait d'une minorité, y compris dans l'Eglise, touche à des fondamentaux anthropologiques : les vœux de pauvreté, chasteté, obéissance, comme aussi celui de stabilité pour certains, interpellent chacun car ils touchent au sexe, au pouvoir, à l'argent ; ils interrogent le rapport au monde (les biens, la richesse, l'environnement...), le rapport à autrui comme parole (autorité); le rapport à autrui comme corps et relation (chasteté).

Or ce sont là des questions universelles, qui définissent l'homme dans sa vie relationnelle, intime et sociale. Tout homme va forcément se confronter, quotidiennement, en acte comme en pensée, à la question de la pauvreté, de la chasteté, de l'obéissance, si on l'entend dans le sens le plus profond :

Pauvreté : quelle sera ma liberté face aux richesses de ce monde, pour en user sans peur et sans en devenir esclave ? Ceci est vrai des biens matériels, de l'argent et du reste ; mais aussi des biens culturels, des qualités personnelles, des capacités morales à faire le bien par exemple : comment accueillir les dons en toute liberté, en user généreusement, sans en devenir esclave, et sans les idolâtrer, comme si ces biens étaient suffisants pour me combler, et pour fonder ma vie ? La question de la pauvreté intérieure, qui passe très concrètement aussi par la gestion de l'argent, est fondamentalement celle de la liberté dans l'avoir, dans le rapport aux biens.

Le moine qui fait vœu de pauvreté vient rejoindre en moi cette zone intime où se joue ce rapport au monde, et je ne peux être indifférent.

Chasteté : quelle sera ma liberté dans les relations humaines, pour les vivre sans peur et sans esclavage ? Comment mettre mes pulsions sexuelles au service d'un projet relationnel vraiment humanisant, et sanctifiant ? Comment me donner et accueillir l'autre dans un respect et une gratuité qui laissent éclore un vrai amour ? Comment transformer les rapports de possession et de manipulation en actes de don et d'accueil ? Comment passer de la peur à la confiance ? Comment voir en l'autre une personne, et non la chose qui pourra m'aider si je la consomme, d'une façon ou d'une autre ? La question de la chasteté, qui passe concrètement par la gestion de la sexualité, est fondamentalement celle de la liberté dans l'être et la relation à autrui.

Le moine qui fait vœu de chasteté vient rejoindre en moi cette zone intime où se joue ce rapport à mon corps comme capacité d'amour, et mon rapport à l'autre comme vivant libre et unique, et je ne peux être indifférent.

Obéissance : quelle sera ma liberté dans les relations à autrui, pour entendre l'autre non comme une menace mais comme une chance de me dépasser, en dépassant les limites de mes caprices humains, pour vivre la parole d'un autre sans peur et sans esclavage ? Comment rester libre vis-à-vis de moi et de ma volonté de toute puissance ? Comment honorer mon désir intime, et la voix de ma conscience, sans m'enfermer dans une vision égocentrée ? La question de l'obéissance, qui passe concrètement par la gestion des rapports d'autorité, est fondamentalement celle de la liberté dans le pouvoir et dans la relation à soi.

Le moine qui fait vœu d'obéissance vient rejoindre en moi cette zone intime où se joue ce rapport à mon propre désir, mon propre avis sur les choses, et je ne peux être indifférent.

Oui, les 3 vœux qui structurent la vie du religieux, et donc de la société religieuse à laquelle il appartient, sont une réponse aux interrogations anthropologiques fondamentales universelles. Une réponse, ou plutôt un chemin pour avancer dans une réponse. Un chemin exigeant, qui n'est au fond que celui du baptême, commun à tous les chrétiens, mais avec des moyens précis, propres au religieux.

Pour le chrétien, la réponse à toutes ces interrogations anthropologiques fondamentales se trouve dans le Christ Jésus. Parce qu'en lui habite corporellement la plénitude de la divinité, parce qu'il est Dieu fait homme, il est dans son humanité la révélation du projet de Dieu pour l'homme, le modèle de ce à quoi nous sommes appelés. Modèle paradoxal, puisque c'est au moment de la Passion, montrant un homme défiguré et humilié, que Pilate le désigne en disant 'voici l'homme !'.

Pour le chrétien, c'est en contemplant Jésus dans sa vie, et particulièrement dans sa passion, et dans sa Résurrection, qu'il scrute son propre mystère, et cherche une réponse intérieure à ses grandes interrogations : comment être libre ?

L'Eglise dit : regarde Jésus, il est l'homme libre !

Jésus est le pauvre, le chaste, l'obéissant, et les vœux se référeront radicalement à lui.

Sa pauvreté, sa chasteté, son obéissance, s'enracinent dans la conscience de sa filiation divine, et dans un amour sans limite pour son Père et pour ses frères les hommes.

N'ayant d'autre richesse plus grande que sa vie d'amour, il relativise tout le reste, et s'il mange et boit avec joie lors des noces ou des invitations chez ses amis, il n'a pas une pierre où reposer sa tête, et sera prêt à tout donner, jusqu'à sa propre vie, à la fois par amour de son Père, et par amour de ses frères : nul n'a plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. L'amour le rend libre, et sa pauvreté est l'autre nom de l'amour libérant et libéré.

Enracinant toute sa vie relationnelle dans cet amour de qualité divine, dans l'agapé qui est l'essence même de Dieu, il est chaste, aimant chacun avec une liberté totale, liberté pour manger chez les pécheurs comme pour se laisser approcher par les impurs, mais liberté de celui qui ne se referme jamais sur l'autre pour l'emprisonner ou le consommer : sa liberté libère ceux qu'il rencontre, il les fait grandir et n'en fait jamais sa chose ; cette liberté se vit dans un célibat qui étonne, quitte à se faire traiter d'eunuque par ses ennemis. Elle va jusqu'à offrir son corps nu sur la croix, révélant le don de soi jusqu'à l'extrême.

C'est qu'il se réfère constamment à un autre, celui qui l'a envoyé, obéissant par l'écoute de la Parole de son Dieu, et traduisant cette obéissance dans les actes, jusqu'à donner sa vie, sacrifiant sa volonté propre pour accomplir les œuvres du Père. Une vie de liberté, car donnée par amour, au service des autres et non d'une réalisation personnelle.

Pour le chrétien, Jésus de Nazareth, vrai Dieu et vrai homme, est l'icône d'un Dieu libre, déployant sa liberté par des actions paradoxales, dont la clé est un amour pur et infini.

Le chrétien aura donc le désir d'imiter le Christ, chemin, vérité et vie, c'est-à-dire vrai chemin de vie, chemin de la vraie vie. Pour vivre pleinement sa vie d'homme, le chrétien regarde Jésus, et veut entrer dans son manière d'être, partager son Esprit.

La vie religieuse est une réponse à ce désir, et la société religieuse du monastère ou de la communauté apostolique, est simplement une société bâtie sur ce désir : un désir reconnu, assumé, agi.

C'est par amour et pour grandir dans l'amour que l'on entre en religion. C'est par liberté et pour grandir en liberté que l'on fait des vœux. C'est un désir de sainteté et de service qui est seul le moteur d'une société de type monastique.

Ce désir est *reconnu*, par l'individu qui le ressent et le discerne, le nomme et le soumet à autrui, qui reconnaît aussi, à l'expérience, la réalité et la profondeur de ce désir ; ce désir est *assumé*, par l'individu qui décide de le prendre en compte et de *l'agir*, de le mettre en œuvre, de se donner les moyens de l'accomplir ; et il est assumé par la communauté, qui accueille un nouveau membre pour l'aider à réaliser ce désir.

Concrètement, celui qui se sent appelé demande à la communauté de le recevoir, et c'est le corps communautaire qui discerne, avec l'intéressé, s'il aura sa place dans cette société religieuse. Les critères sont ceux de la profondeur du désir, de la liberté intérieure, et de l'appel qui dépasse les seules raisons humaines. Le postulant devra parfois insister pour manifester son désir, et persévérer dans sa demande.

On peut définir la communauté de vie religieuse comme une société rassemblant des hommes unis par un désir commun, celui de suivre le Christ, et appelés par un même Dieu, un Dieu de liberté et d'amour qui attire à Lui et envoie vers l'autre.

Toute la vie religieuse va donc déployer ensuite une pédagogie du désir, et de la liberté, structurée par les vœux, et la règle de vie commune.

Bien sûr, il peut y avoir des dérapages et des perversions de ce beau projet ; les effets pervers du système sont toujours possibles, et le critère d'authenticité sera justement la cohérence entre la vie concrète des membres d'une société et l'idéal proféré et professé. Dans les sectes par exemple, le désir personnel et la liberté individuelle sont manipulés et bafoués. Un indice évident de la dérive est précisément que ça dérape sur ces 3 vœux : l'enrichissement de certains au détriment des autres, la manipulation des consciences et, du coup, les abus sexuels ; le manque de maîtrise de soi et l'exploitation des autres, au lieu d'un esprit de service.

La communauté religieuse peut aussi déraiper dans des dérives sectaires, car les vœux sont un chemin avant d'être un accomplissement, et les hommes restent des hommes ; ponctuellement, individuellement, le dérapage peut être régulé ; lorsque la dérive est massive, collective, c'est qu'on a laissé dériver le système ; à la racine, on constatera toujours une perte du sens, et de la liberté : soit on laisse entrer des gens qui n'adhèrent pas profondément au projet, et qui vont faire dévier l'ensemble ; soit on force des personnes à entrer dans le système, et ils vont réagir, y compris malgré eux, et faire dévier l'ensemble.

Ces contre exemples ne font du reste que souligner cet axiome de base : le pacte social d'une communauté religieuse ne peut être qu'une liberté partagée, engagée sur un désir commun, un désir reconnu, assumé, et agi !

La société religieuse n'a de sens que pour donner des moyens précis en vue d'une finalité clairement exprimée : il s'agit d'atteindre à une vie parfaite, celle d'une humanité libérée rendue capable d'aimer et de servir comme le Christ, et pour cela, de travailler à le contempler et l'imiter, dans une vie bien humaine mais déployée dans un cadre aidant. Ce cadre est défini par une règle, qui régit la vie quotidienne et régule les activités.

La communauté des frères aura un rôle important, car il s'agira d'avancer ensemble, les uns avec les autres, et les uns par les autres. La communauté étant structurée, avec un supérieur, un abbé, un père, chargé de conduire l'ensemble des membres vers cette finalité commune, tout en prenant soin de chacun. Le rapport pédagogique de l'abbé à ses moines est une pièce capitale de l'ensemble de la démarche, car il devra aider celui-ci à cheminer à son rythme, le faisant entrer dans le chemin commun défini par la règle tout en discernant avec l'intéressé les modalités personnelles pour vivre cette règle de façon aidante.

La règle donne les lignes de fond de la vie du moine, mais statue aussi sur les points les plus concrets ; la vie monastique définit un rapport au corps, par l'habit, la nourriture, le sommeil... la règle ainsi le respecte et le discipline tout à la fois. La règle définit un rapport au temps, et à l'espace, qui donnent un cadre de vie aidant, concret et symbolique à la fois : chaque lieu est étudié, conçu et utilisé pour une fonctionnalité précise, incluant la signification profonde autant que la rentabilité organisationnelle ; ainsi, la chapelle de l'abbaye est-elle le lieu le plus soigné, le plus fréquenté, mais aussi le lieu de la gratuité la plus totale, qui rappelle la finalité ultime de tout le reste ; le réfectoire sera son pendant, manifestant par son architecture et sa décoration que le repas commun est un prolongement de l'eucharistie etc...

de même pour le temps, ponctué par la cloche qui rappelle constamment la vocation à la prière ; l'horaire très réglé manifeste au fil des heures les choix du moine et l'aide à les vivre de jour en jour, dans la fidélité : il voulait une vie consacrée à la prière, la cloche lui rappelle ce désir profond et premier, et l'oblige à le reprendre en compte alors même que les soucis de jour, les paresse, les distractions, pourraient lui faire oublier ce désir...

La cloche a une vertu régulatrice pour le travail aussi, car si le moine doit travailler, et travaille de fait chaque jour, le temps de travail est limité, empêchant ainsi le moine de s'y enfermer. Travailler assez pour ne pas échapper au sort commun de l'humanité, et éviter de rêver à une vie de paresse sous prétexte de piété ; mais garder le travail à sa juste place, sans l'idolâtrer comme si l'homme devait se prouver des choses dans son travail, comme si l'homme devait justifier son droit d'exister à force de labeur ; la cloche qui retire le moine de son travail et le pousse à la chapelle le remet devant une vérité fondamentale : sa vie est un don de Dieu, et son activité humaine est une réponse libre et généreuse à ce don, et non une auto-justification à la force du poignet ; le moine reçoit sa vie de Dieu, il n'a pas besoin de la fabriquer constamment, et toute sa vie veut se dérouler sur ce fond de gratuité et de paix intérieure.

Jusque-là, rien de plus cependant qu'une vie bien réglée, qui a du sens et se donne les moyens d'une cohérence entre le désir profond de sainteté et les actes pour la déployer.

Elle nous révèle cependant combien la règle est importante, et libérante : c'est la loi acceptée pour soi, et régissant les rapports sociaux au sein de cette micro-société ; elle est là pour réguler, c'est-à-dire tempérer, mais aussi pour stimuler, car elle réveille le paresseux ou le tiède, soutient sa faiblesse d'intention en le remettant dans l'action droite malgré ses flottements passagers, et remet le moine devant son désir profond en lui rappelant constamment ce pour quoi il est là.

Voici que la règle, vécue dans l'Esprit, loin de brider la liberté, le désir personnel et le goût des hauteurs, en devient la protectrice, celle qui promeut ce désir, le protège et lui offre une structure de déploiement.

La règle stimule, la règle déploie. C'est que les choix de vie du moine, du religieux, le placent dans un cadre qui dépasse tout de même en exigence et en restrictions le quotidien bien réglé du chrétien engagé dans le monde. Les vœux ont quelque chose d'excessif dans le renoncement, et le mode de vie de cette micro-société n'est pas qu'une réussite à petite échelle de ce que chacun essaie de vivre au sein de la grande société. Les religieux prennent des moyens radicaux, et nous devons nous en expliquer à présent. Pour cela, je partirai de la clôture :

Dans les monastères, une frontière délimite l'intérieur et l'extérieur, marquant le territoire dévolu aux moines, séparé du reste du monde, dans lequel les visiteurs ne pénètrent pas. Cette clôture a des fonctions pratiques évidentes pour protéger le silence et tout simplement la vie privée de la communauté ; elle délimite aussi l'espace que le moine s'autorise à utiliser au cours de sa vie ; concrètement, le moine s'enferme à vie dans un espace limité, le monastère et un peu de terrain autour ; voici qui interroge notre fringale touristique et notre bougeotte, qui se cachent souvent derrière les prétextes de l'ouverture au monde, et la clôture a autant à nous dire sur notre rapport à l'espace que la cloche avait à nous enseigner sur notre rapport au temps, à commencer par le temps de travail.

Faisons donc le tour de cette clôture :

Le moine renonce à la conquête des grands espaces, pour explorer un espace intérieur ; renonçant à l'extension spatiale, il renonce à ses illusions (toujours croire qu'on trouvera mieux ailleurs, ou penser que la quantité de monde connu importe plus que la qualité de connaissance exercée sur une portion donnée) ; il parie sur le fait qu'il trouvera en cet espace limité et clos assez de beauté pour rassasier son cœur ; de fait, la clôture donne au moine de la place, un espace où la nature déploie sa vitalité et sa beauté au fil des saisons, et un espace travaillé par l'homme, dans son génie technique et artistique ; au fond, rien ne lui manque pour exercer son regard et son activité ; et il espère récolter en intensité ce qu'il renonce à chercher en extensivité ; il décide pour cela de convertir son désir et de mieux orienter sa quête ; il désire voir le monde en Dieu, et Dieu dans le monde, et c'est donc dans la conversion du regard, dans le renouvellement du regard sur le monde, qu'il cherchera la vraie nouveauté des choses ; au lieu de porter son regard usé sur des choses sans cesse nouvelles qu'il verrait mal, il travaille à renouveler et raviver son regard sur des objets dont l'aspect alors se renouvelle constamment à ses yeux.

La clôture vient limiter l'espace vital du moine, au-delà du nécessaire, et cependant, il va déployer son désir dans cet espace limité. Par extension, nous pouvons approcher le sens des vœux et de leur excès. Car les vœux limitent l'espace expérimental du religieux tout comme une clôture ; la pauvreté lui enlève la jouissance légitime des biens personnels au profit d'un collectivisme que l'Évangile n'impose pas ; le célibat limite son champ affectif et sexuel, et le prive d'un épanouissement légitime comme époux et comme père ; l'obéissance lui enlève en partie l'exercice de son libre arbitre, pourtant don de Dieu et image en nous de sa grandeur...

Autant l'idéal d'une vie réglée, cohérente, se donnant des moyens pour bien atteindre sa fin, est tout à fait compréhensible, autant ces clôtures restrictives, castratrices même semble-t-il, ont quelque chose d'excessif, d'inutile, d'incompréhensible ; comme si l'homme ne pouvait que se disperser dans le monde trop étendu, ou se condamner à en limiter la surface pour bien y vivre, mais qu'il ne pouvait jouir de sa liberté qu'en la restreignant, de sa sexualité qu'en la bridant, des biens de ce monde qu'en les méprisant...

Il convient de bien comprendre cette clôture, celle qui délimite le territoire du monastère, et surtout celle que délimitent les Vœux, et toute la règle de la vie religieuse, car elle définit au fond le rapport du moine au monde en son ensemble.

Un premier champ explicatif est celui du mépris et du rejet, enracinés dans des expériences négatives : des personnes déçues, craintives, blessées, déprimées, qui s'enferment dans un mouiroir par refus de vivre, qui ne veulent rien recevoir du monde parce qu'elles n'en attendent plus rien et ont vu leur désir brisé ; des personnes qui fuient leur sexualité, qui fuient leurs responsabilités, qui fuient le réel...

C'est une image que l'on a souvent, assimilant au fond le choix de la vie religieuse à un suicide, à un choix de mort.

Pour une part, c'est vrai : ces motivations troubles et dépressives peuvent compter dans un itinéraire, et ont pu déterminer certains à se jeter dans la vie religieuse comme on se jette dans un gouffre... mais cela ne peut rendre compte de la joie qui anime les religieux, et assimiler toutes les vocations à ce non choix serait non seulement insultant pour eux, mais aussi pour notre propre intelligence car ce serait réduire à bien peu, de façon bien confortable et très simpliste, des processus de choix qui nous échappent par leur complexité.

Car le choix de la vie religieuse est d'abord un vrai choix, positif et motivé par un désir, un amour, une soif. Le religieux aime la vie, le monde et Dieu. Simplement, il hiérarchise ces amours, et a expérimenté ce qu'il peut espérer de chaque chose ; aussi, s'il y a une part réelle de renoncement et de rejet, de mort au monde, et même de fuite du monde comme on disait autrefois, ce n'est pas par mépris ou peur, mais à cause d'un amour plus grand : le religieux renonce à croire que ces biens relatifs lui apporteront la vraie joie et décide de chercher en Dieu seul sa joie ; il rejette l'idolâtrie du sexe, de l'argent, du pouvoir, et ne peut regarder qu'avec prudence et crainte aussi leurs tentations grossières ou subtiles ; il fuit un univers qui ne l'aidera pas à progresser et choisit un cadre qui lui donnera les moyens d'avancer ; en cela, il y a une facilité de la vie religieuse, qui protège la personne ; pour autant, le religieux n'a pas l'illusion de croire que le monde s'arrêtera à la porte du monastère, puisque le monde entre avec lui, en son cœur, dans la clôture ; ou s'il a cette illusion, il la perdra vite, et verra bientôt que la vie religieuse ne le dispense en rien du combat ordinaire de l'humanité : le vœu de pauvreté ne rend pas libre automatiquement, mais marque une volonté ferme de cultiver la liberté, et s'il ne dispense pas de la responsabilité dans la gestion raisonnée du monde, il donne même plutôt un cadre privilégié pour exercer cette responsabilité ; le vœu de chasteté ne rend pas libre par lui-même, mais acte un cadre où s'exercera la croissance vers toujours plus de pureté et de liberté, et s'il ne dispense pas le moine de la recherche de sens et de maîtrise au milieu de ses pulsions, il accentue même l'amplitude de cette quête par l'abstinence ; la vœu d'obéissance ne nous libère pas du caprice et de la volonté propre, mais nous engage sur un chemin concret d'obéissance, et s'il ne dispense pas du discernement personnel et des cas de conscience, il oblige même à se redemander régulièrement pourquoi on est entré, et pourquoi on reste, dans cette micro société apparemment si peu naturelle...

Bref, le cadre des vœux n'a rien d'une facilité qui ferait esquiver les combats de la condition humaine, bien au contraire ; mais le rejet des idoles et de leurs illusions dit d'abord en creux le choix positif d'un Dieu libre et qui nous libère.

De fait, que valent ces biens passagers à côté du bien véritable qu'est la vie divine en nous ? Le mépris du monde ne dit pas son peu de valeur, mais la valeur infiniment plus grande de Dieu qui éclipse de son éclat toutes ses créatures.

Ce choix, ce renoncement, peuvent avoir quelque chose de vaniteux, ou d'orgueilleux : le religieux, lui, pourrait se passer de tout cela... il serait vraiment libre, lui ! Il serait au-dessus des créatures et des contingences de la pauvre humanité... il manifesterait son héroïsme évangélique... etc...

Encore une fois, ce serait oublier que le religieux garde en lui son histoire et sa personnalité, son humanité très terrienne, marquée par le péché et les limites ; un religieux qui ferait ses vœux par orgueil, pour se situer au-dessus de la mêlée, tomberait de bien haut... et une fois rattrapé par le réel, la route n'en serait que plus rude...

Non, mais au contraire, c'est plutôt dans l'humilité que l'on peut comprendre un choix excessif comme celui des vœux : si le moine était assez libre pour avancer droitement par lui-même, il pourrait se passer de la règle, de la cloche et de la clôture, de la communauté et du père abbé ; mais voilà, laissé à ses propres forces, il stagne et retombe, et ne peut mettre en œuvre son désir. S'il était assez fort, il pourrait vivre au milieu de l'agitation et tenir son cœur ferme dans le Seigneur ; il pourrait voyager partout sans se disperser intérieurement ; il pourrait acter sa sexualité sans sombrer dans la manipulation ou la course égoïste au plaisir ; il pourrait tout décider tout seul en discernant les motions de l'Esprit... mais voilà, il n'y arrive pas, et sait qu'il n'y arrivera pas. Alors, il prend des moyens compensatoires, comme on prend une béquille pour avancer, ou des médicaments pour se soutenir... la faiblesse appelle une réaction compensatoire, et l'excès de faiblesse appelle une réaction excessive pour compenser.

Il aura du mal à être libre avec ses quelques biens ? Alors paradoxalement, il donne tout, pour s'obliger à davantage de liberté ; il aura du mal à maîtriser sa sexualité avec autrui ? Alors il décide de viser une maîtrise complète dans l'abstinence ; il a du mal à obéir au quotidien ? Alors il décide carrément d'obéir pour tout, en s'astreignant à une règle...

C'est la composante ascétique de la vie religieuse ; si ton œil droit te pousse au péché, arrache-le ; mieux vaut entrer borgne dans le Royaume... bien sûr, à celui qui a l'œil sain, il est possible de prétendre arriver dans le Royaume avec ses deux yeux ; pour l'humble moine, qui a reconnu combien son œil était dur à purifier, un choix plus radical va lui ouvrir les portes de ce Royaume...

Paradoxalement donc, cette voie héroïque des religieux est peut-être simplement motivée par une faiblesse qui rend nécessaire des moyens excessifs pour prendre le contrepied de nos incapacités. En tout cas, le souci de performance personnelle ne conduirait qu'à l'orgueil, qui est bien pire pour l'âme que tous les dérèglements moraux...

C'est donc dans cette humilité que peut s'entendre le témoignage des religieux, qui crient par leur vie : si je peux le faire dans l'excès, combien plus pouvez-vous le faire dans la norme ! Si dans l'espace enclos de ma clôture j'ai pu trouver la joie, combien plus vous, dans l'espace démultiplié de votre existence ! Et si j'ai renoncé à tout l'extérieur de ma clôture, combien plus devriez-vous pouvoir renoncer à quelques zones interdites...

Si je peux donner tous mes biens et vivre de si peu, combien plus pouvez-vous partager vos biens et rester libre vis-à-vis d'eux ! Si je peux vivre toute une vie dans l'abstinence totale, combien plus pouvez-vous vivre la fidélité dans votre couple, ou l'abstinence quelques temps jusqu'au mariage ? Si je peux obéir à mon supérieur chaque jour pour tant et tant de choses, combien plus pouvez-vous obéir au pape, ou à vos parents, pour des choses importantes...

L'excès des religieux a alors une valeur pédagogique, selon le principe du 'qui peut le plus peut le moins' ; si l'humanité peut en eux s'épanouir dans la privation quasi totale, ou dans une clôture si étroite, combien plus l'humanité devrait-elle, dans une clôture élargie, pouvoir trouver sa plénitude, alors même que l'enclos moral existe encore, mais élargi...

Pourtant, ce n'est pas encore pour cela que les religieux choisissent cette vie excessive et paradoxale ; ni pour épater la galerie, ni pour édifier les autres par leur bel exemple.

On prend ces moyens pour stimuler sa quête de Dieu, et pour se laisser créer en son humanité. La clôture délimite un espace restreint, qui prive de bien des possibles, mais concentre le moine sur un espace suffisant pour y voir se refléter toute la richesse du monde ; de même, la restriction qu'obligent les vœux de pauvreté, chasteté, et obéissance, déterminent un espace expérimental restreint, mais encore plus que suffisant pour déployer tout le potentiel humain ; ne se concentrant que sur peu de surface, le moine devra creuser en profondeur ; de même par exemple pour la chasteté : privé des relations privilégiées de la conjugalité et de la paternité, il pourra cependant cultiver tout le champ de l'amour, depuis l'attention délicate jusqu'au don de sa vie dans le service ou le martyre, en passant par le pardon et la fidélité, la parole bienveillante et le regard complice... et pour cela, quelques frères suffisent, qui ouvrent à rien de moins que la communion des Saints dans l'Esprit d'Amour !

La restriction a une grande vertu pour concentrer l'effort et obliger à cultiver intensément le peu que l'on a, un peu comme l'émondage produit plus de fruit sur les rameaux restants.

Ne pouvant se concentrer sur tout durant sa vie, le religieux choisit d'éliminer des pans entiers d'activités qui préoccupent ordinairement l'humanité, pour dégager du temps et de l'énergie pour d'autres activités qui lui paraissent plus essentielles ; la limitation par une clôture correspond en fait à un choix préférentiel, à une élection, à une priorisation des amours. Oui, le choix de la vie religieuse repose sur un amour qui se donne les moyens d'avancer. Les moyens excessifs sont là pour dire l'excès de l'amour et lui permettre de dépasser ses limites trop humaines.

Plus encore, les moyens excessifs sont un excès d'amour, et les vœux ne sont pas que des moyens pour avancer, mais ils sont une fin en soi : ils sont la réponse folle, amoureuse, brûlante, d'un cœur qui par amour est prêt à tout abandonner, à tout perdre, à tout donner, par amour et pour l'amour. Pas une preuve d'amour pour Dieu, qui n'en cherche pas, ni une preuve pour se rassurer, car le cœur aimant sait qu'il aime, mais un fruit de ces excès d'amour qui enflamment le futur religieux et lui fait commettre cet excès, comme un débordement du cœur, qui n'a pas d'autre justification que la beauté d'un feu d'artifice offert à son aimé, ou le beau geste, inutile et sublime, d'un flacon de parfum brisé aux pieds de son aimé...

C'est probablement dans cette gratuité de l'amour que la communauté religieuse interpelle le plus vigoureusement la société civile. Tant que les moyens pris par les religieux étaient des moyens vers autre chose, on pouvait les comprendre, et les classer dans des cases rationnelles : les religieux veulent avancer, ils veulent édifier, ils sont faibles donc ils doivent se cadrer davantage, ils choisissent la qualité au détriment de la quantité... tout cela reste encore abordable, avec ou sans Dieu même...

Mais le fond de la question est ailleurs, et les vœux religieux qui structurent une vie donnée n'ont d'autre justification en fait qu'un excès d'amour, une folle décision qui donne tout dans un élan de liberté absolue, un désir irrépressible de vivre pauvrement par amour du Christ pauvre, de vivre chastement par amour du Christ chaste, de vivre obéissant par amour du Christ obéissant, non seulement pour l'imiter et grandir comme lui, mais tout simplement pour être davantage proche de lui, un peu plus comme Lui, parce qu'on l'aime et que rien ne vaut plus que de mieux le connaître.

Au-delà de toutes les bonnes raisons explicatives, la vie religieuse reste avant tout une confiance totale en un Dieu qui appelle sur ce chemin-là, une aventure lumineuse mais éclairée par la foi seule, à la suite d'un Seigneur qui dit *viens, suis-moi*, sur une voie dont on peut justifier certains tronçons, mais dont le premier intérêt reste fondamentalement d'être la voie que Lui-même a empruntée et sur laquelle il nous appelle, pour être comme lui, et tout simplement, pour être avec lui...

Revenir à cette motivation première et fondamentale, c'est pouvoir interroger enfin le rapport de cette micro-société religieuse qu'est le monastère avec la société plus large qu'est la société civile par exemple.

Car la communauté religieuse, de par son existence même, interroge la société. Elle l'interroge, et la conteste ; mais d'une contestation positive...

Le monastère vit en autarcie, en dehors de la société courante. Cette mise à l'écart est déjà interrogation et contestation. Voici un groupe de personnes qui osent vivre sur des principes radicalement différents de ce qui fait le quotidien d'une société ; presque tout le monde cherche à prospérer dans ses affaires, à fonder une famille, à monter dans une hiérarchie sociale, et voici un groupe dont le comportement conteste ces évidences... y aurait-il d'autres valeurs, d'autres priorités ?

La vie des religieux crie une altérité transcendante, sans laquelle rien de leur vie n'aurait de sens. Leur vie témoigne d'un amour, d'une rencontre, d'un appel, qui tracent le fil rouge de leur existence. La contestation de valeurs de nos sociétés se double donc de la contestation de leur enfermement sur elles-mêmes : la société religieuse se définit d'abord comme ouverture sur cet Autre qu'est Dieu, et l'axe de la communauté indique la direction d'un Dieu vivant. L'ouverture sur ce transcendant indique aussi une vie nouvelle, définie par d'autres paramètres ; la vie religieuse se veut prophétique en anticipant la joie éternelle ; de fait, les vœux anticipent ce qui se passe à la mort, quand la personne doit tout quitter et s'en remettre à Dieu seul ; le mort passe seul, nu, sans ses biens, sans ses relations humaines, et alors sans plus aucune possibilité de maîtriser quoi que ce soit ; mourir est un acte de pauvreté, de chasteté, et d'obéissance ; les vœux font déjà mourir, pour passer à cette vie nouvelle du Royaume, où la pauvreté du mort ouvre à la liberté du Ressuscité, où la chasteté du mort se déploie en richesse relationnelle dans l'Agapé divine, où l'obéissance *perinde ac cadaver* devient pur abandon à l'amour appelant...

La société religieuse conteste radicalement nos sociétés, en contestant notre vie même dans sa quotidienneté, en rappelant ses limites et son caractère provisoire, éphémère; bref, en s'attachant à l'éternité, et au monde de la Résurrection, la vie des religieux relativise radicalement la vie de nos sociétés.

Cependant, la vie religieuse vient aussi souligner l'importance et la beauté de cette vie. En s'attachant à cultiver les réalités les plus humaines, en donnant toute leur place aux détails les plus concrets de la vie communautaire et personnelle, en réglant avec réalisme l'espace et le temps, les rapports humains et les besoins du corps, la société religieuse rappelle qu'elle n'est pas en dehors de ce monde-ci. Elle est une société humaine, faite d'hommes ; d'ailleurs, elle ne vit que parce que des hommes de ce monde y entrent, y vivent et y meurent. Elle n'est pas pétrie d'une autre chair que celle qui constitue les autres sociétés humaines.

En cela, son témoignage peut porter, car il est celui de nos frères, et non celui d'une race supérieure ou même d'une race différente. En cela, sa contestation reste positive, car il ne s'agit pas de détruire la société civile ou de la mépriser, simplement de l'élever et de la stimuler, de l'aider aussi, en accomplissant humblement pour sa part sa vocation de micro-société. En cela, son exemplarité peut jouer : nous avons vu comment le monastère (mais cela est vrai aussi des autres communautés religieuses) se structure autour d'un projet commun qui plonge ses racines dans un désir profond, reconnu, assumé, agi. Comment le choix radical d'un amour détermine ses finalités, et comment alors la règle commune va ordonner les moyens à cette finalité. Comment la règle et ses moyens vont déployer une pédagogie du désir afin de faire grandir l'homme vers son but profond. Comment en l'occurrence cette règle peut interroger le rapport de chacun à l'espace et au temps, au travail et à la gratuité ; le rapport à l'argent, au sexe et au pouvoir, c'est-à-dire interroger la liberté de chacun par rapport à soi, aux autres, au monde, à Dieu... Comment au fond une société peut aider chacun à unifier sa vie autour d'un désir d'amour. Pour toutes nos sociétés, qu'elles soient politiques, militaires, éducatives, familiales, professionnelles... l'existence et la vie concrète des sociétés religieuses telles que les monastères peuvent être une source d'inspiration, et le rappel vigoureux de quelques évidences, à commencer par celle-ci : une société quelle qu'elle soit ne peut prétendre vivre et faire vivre durablement, sans s'appuyer sur une vision anthropologique riche, qui offre à ses membres une vision intégrale de sa destinée, et lui propose un sens, une direction et une signification, qui unifie sa personne, et l'emmène au-delà d'elle-même.